Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 39

Artikel: Gustave Courbet et ses hôtes vaudois
Autor: Lefranc, Jean / Courbet, Gustave
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214979

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LÈ DZEINS ET LÈ BITÈS

Dè z'inverons de *** lou 16 daô mâi dè premiaux

MONSU LÈ RÉDATEU,

Ié liésu lai a quoquè tin su lè papâi on articlle dé comparaison de primè po l'education dé bestiaux et dè z'infants. Cet articllo desâi : « Benirâi Vaudois, que sein voutré z'infants aupri de voutrè vatzés !... Se desant, ce papâ a l'air de critiqua la manière de repartechon dé primès. Hé bin ! Monsu lo Rédateu, m'einlevinè se n'a pas tort. Quand on a pire coumein ona crâpia dé pudze dé bon sang, lé bin facilo dé lou compreindre sin tant de manigance.

Ete que lé bâu, lé vatzes et lé modzons ne sant pas pllie forts que lé z'infants ? Faut dere mê sè bailli dé pînna après leux. Faut allâ to se cofeyî à l'étrabllio, rechaîdre dé z'eimbougnâies, dè dzevatâies, dè cuvatâies de la metzance... N'e te rin que tot cin.

Avoué lè z'infants, bernique ! Se vollionl cresenâ, on lâo baillé onna bordenâie pé la tîta et tot est de.

Ne pas se dandzerâo dé lé z'éduquâ, paôvont compreindre ôquiè ; mâ lè bîtès, ne lâi a pas dé nâni, faut lè dressi avoué l'écordjâ, et, m'einlévine ! né pas sans pînna.

Lé z'infants sti tin in savant trâo. L'ont onna lingua dâo diabllio, et porquié ? po rin d'auto ; po cresenâ à leu parints, po riro dè villio que n'in savant pas atant.

Na, na ! porquié tant primâ lé régents que daivant s'habituâ à l'humilitâ, à totè lè vertus chrétiennes ; né pas grand tzousé que d'élevâ dâi z'infants din onna bouna tzambre, mâ dè z'animaux dein on étrabllio.

Lè forté primé ne z'incoradzont, sin cin n'arin min dè bî bestiaux, et lè bîtès fant lin bonheu dè governemins et dè populachone. Et onco, fau-te pas dè depeinses po allâ concouri, caracollâ avoué noutrè bitès inrubanâïes ? Ah ! ah !

Onco on mot, Monsu lo Rédateu, rin qu'on mot et saraî quitto.

La prosperitâ dâo pays dépind mé dè bitès que nourrè que dè biaux esprits que ne fant que révolutionâ. Quand lè dzeins n'in saviant que tot justo po férè leu z'afférès ne vant pas adi fourra lâo nâ iant n'ant rein à vâirè ; restant tsi leu, et lo governamin n'est pas adi détraquâ.

Bondzo, Monsu lo Rédateu ; voutron serviteur. GRIPHON.

Réclame :

Nouveau ! Nouveau !
Cercueils Tachyphages
Economiques et légers
Les essayer, c'est les adopter : !

A l'école. — Un père de famille à qui son fils apporte son carnet scolaire à signer, se fâche tout rouge :

— Alors, petit paresseux, tu es le dernier de ta classe !

— Mais non, papa.

— Comment, mais non ; tu est le 41e sur 41.

— Oui, mais il y a encore cinq tables vides après moi. — F. P.

AUX AMATEURS DE BON VIN

On a bien des fois donné de longs conseils sur la façon de déguster les vins du haut bouquet, mais, jusqu'à présent, les gourmets seuls nous renseignèrent. Aujourd'hui, c'est un savant qui nous guide. M. Mathieu de l'institut œnologique de Beaune. Nous résumons ce qu'il conseille à ce sujet. Ce ne sera point inutile au moment de déguster le 1919 ; une fine goutte !

Les vins blancs doivent être bons à quelques degrés au-dessous de la température du local ; les vins rouges, au contraire, seront chambrés quelques trois heures avant la dégustation, de manière que s'établisse l'équilibre de température. Le vin sera versé très doucement pour décanter la partie claire sans risque d'enlever le dépôt.

Appeler l'attention de l'intéressé : non seulement on met ainsi en éveil sa sensibilité. mais on le suggestionne un peu en l'inclinant à croire que le vin est remarquable. Naturellement, on fait cela sans insister, ce qui serait du plus mauvais goût.

Verser dans des verres minces, à forme de calice, qu'on rempli seulement aux deux tiers. S'exercer à faire tourner le vin le long des parois, ce qui excite la vaporisation des principes volatils.

Humer le vin à fines gorgées, chacune retournée dans la bouche ; ce n'est point fort élégant, mais c'est délicieux. Avant d'avaler, il est bon d'aspirer un peu d'air qui lèche le vin et parfume délicieusement.

EN CHASSE

Tandis que nos nemrods arpentent champs, forêts et pâturages, à la poursuite d'un gibier, très rare dit-on, cette année, il est peut-être intéressant de rappeler ce qu'écrivait un chroniqueur français sur les origines de la chasse.

La chasse est un exercice auquel les hommes se sont toujours livrés avec passion. L'Ecriture s'accorde avec la fable pour nous représenter, dès les temps les plus reculés, les hommes faisant la guerre aux animaux pour se couvrir de leur peau et se nourrir de leur chair.

Nemrod, petit-fils de Noé, était un grand chasseur. Ismaël fils d'Abraham et d'Agar, se distingua dans cet exercice et David attaquait les bêtes qui harcelaient les troupeaux de son père.

Les Babyloniens et les Mèdes passent pour avoir beaucoup aimé la chasse, ces derniers tenaient enfermés dans des parcs immenses, des lions, des sangliers, des léopards et des cerfs.

On lit dans Homère qu'Ulysse fut blessé par un sanglier et qu'il en porta la marque toute sa vie.

Les Grecs, dès les temps héroïques, étaient jaloux d'avoir des chiens bien dressés ; ils leur donnaient différents noms et les distinguaient selon les pays d'où ils venaient. La chasse aux oiseaux, avec l'épervier ou le faucon, ne leur était pas inconnue.

Les Romains considéraient la chasse comme un exercice honnête. Paul-Emile fit présent à Scipion d'un équipage de chasse semblable à ceux des rois macédoniens et le jeune héros, après la défaite de Persée, chassa pendant tout le temps que les troupes restèrent dans le royaume de ce prince. Pompée, vainqueur des Africains, se livra chez ce peuple aux plaisirs de la vénérie.

En France, dans le commencement de la monarchie, la chasse était libre. Les princes et la noblesse en faisaient leur amusement lorsqu'ils n'étaient pas occupés à la guerre. Ils nommèrent un grand veneur qui était un des quatre grands officiers de leur maison.

Dès les premiers temps, le fait de chasser dans les forêts du roi était un crime capital, témoin ce chambellan que Gontran, roi de Bourgogne, fit lapider pour avoir tué un buffle dans la forêt de Vangenne.

GUSTAVE COURBET ET SES HOTES VAUDOIS

Sous ce titre, le *Temps*, de Paris, évoque agréablement l'époque, déjà lointaine, où Courbet, le « peintre d'Ornans », vécut et mourut à la Tour-de-Peilz (1873-1877).

Voici le petit cimetière du pays de Vaud, d'où fut retirée la dépouille de Gustave Courbet, qui paya de l'exil la faute de s'être égaré dans la politique « communarde ». Quelques semaines seulement ont passé depuis cette exhumation, qui permit aux bonnes et braves gens de la Tour-de-Peilz de rendre un hommage suprême à l'étranger qu'ils accueillirent et qu'ils nommèrent affectueusement « le père Courbet ». La trace de la tombe se reconnaît à la couleur plus brune de la terre retournée, où déjà éclosent des fleurettes. Ce cimetière est un jardin enclos dans les jardins d'alentour. La mort, comme la vie, est paisible sur cette rive ensoleillée du Léman, où, depuis Jean-Jacques, tant d'Européens tourmentés sont venus chercher le repos.

L'aimable notaire J. Ansermet m'accompagne. Son père fut le conseiller et surtout l'ami intime de Courbet. Je sais par lui quelle mémoire a laissée en ces lieux le peintre, qui n'était qu'un grand enfant généreux et débonnaire, et à qui une fâcheuse aventure a donné la figure d'un farouche iconoclaste. Courbet aimait les petits et les pauvres ; il « faisait du bien autour de lui » ; il buvait sec le vin léger des coteaux vaudois ; il peignait « au couteau », en chantant d'une voix grave et en fumant une longue pipe de terre... Telle est l'image de Courbet qui se reflète encore dans les eaux calmes et bleues du lac. Elle n'est point sans doute infidèle. L'ami des Communards ne fut qu'un révolutionnaire d'occasion. Ceux d'Ornans auraient pu depuis longtemps offrir le refuge au sol natal aux cendres du Français dont le talent les honora toujours.

Quand il eut passé six mois à peindre des fleurs, dans une cellule de Sainte-Pélagie, Courbet fut tout surpris de se voir réclamer par la justice française quelques centaines de mille francs, prix du dommage causé à l'auguste colonne Vendôme. Il franchit alors les Alpes et se réfugia sur ces bords fleuris. Mais il redouta longtemps que ses tableaux ne lui fussent ravis par le fisc impitoyable. Un jour, pris de peur, il roula toutes ses toiles et, aidé des villageois ses amis, il les cacha dans l'un de ces tonneaux énormes qu'on nomme ici des « vases ». Ses craintes étaient vaines : le fisc l'avait oublié.

La côte savoyarde élève, de l'autre côté du lac, ses murailles vertes et rocheuses. Courbet contemplait ce paradis perdu avec mélancolie. Parfois, il se risquait en ces lieux défendus, et l'on dit que les gendarmes français ne lui donnaient alors la chasse qu'avec beaucoup d'indulgence. Pandore n'est pas toujours sans pitié. Courbet revenait content sur la côte suisse et reprenait sa palette, sa pipe, son verre et sa chanson. Il fit don à la Tour-de-Peilz d'un buste de la République, qui surmonte une fontaine ornée de géraniums et de roses. L'œuvre n'ajoute rien à la gloire de Courbet, mais elle a une histoire assez plaisante qui m'est contée par un habitant de la Tour. Le sculpteur Jeunet avait modelé une République, qu'il soumit au jugement du maître. « Mon petit, lui dit Courbet, ça n'a jamais été la République ; c'est une jeune fille qui vient de faire sa première communion... — Que n'en faites-vous une ! », riposta l'autre, piqué. Et Courbet, bonhomme : « Donne-moi quelques notions de modelage, et tu auras ta République ». Courbet prit donc l'ébauchoir. On ne peut savoir quelle figure sortit de ses mains, car Jeunet, imperturbable, paracheva l'ouvrage et le fit tel qu'on le voit aujourd'hui au-dessus de l'eau claire qui coule parmi les fleurs. Le buste de Courbet avait probablement d'autres gaucheries, mais aussi un autre caractère.

Nous sommes au café du Centre, où se conserve la « table de Courbet ». C'est ici qu'il « faisait sa partie », en vidant quelques « décis » de vin du pays. Les vieillards de la Tour-de-Peilz sont réunis autour de nous. Ils avaient de huit à douze ans quand le père Courbet habitait le « Bon Port », maison du bord du lac. Ce sont des bateliers, des vignerons, tous gens simples et doux. De leur traînard et chantant accent

vaudois, ils évoquent leurs souvenirs : « On n'était pas plus haut que ça, et l'on avait formé une société de tir. Le père Courbet nous avait vus passer dans les rues, avec notre drapeau et notre tambour. Il nous offrit le jardin du « Bon Port » pour nous réunir. Nous allions y tirer au flobert. Et il nous préparait toujours du vin chaud et des tartines de confiture. C'est vous dire s'il était bon homme ! ». Un jour quelqu'un se plaignit à Courbet d'avoir été trompé par une personne en laquelle il avait mis sa confiance. Courbet fit attendre sa réponse, alluma son « gambier » et, de sa voix franc-comtoise qui roulait les *r*, proféra : « Mon ami, il y a un proverbe de mon pays qui dit : les *conseilleux* ne sont pas les *payeux*. Rappelle-toi ça. ».

Nous allons ensuite dans ce jardin du « Bon Port » que dominent les ruines des vieilles tours qui donnèrent son nom au village et d'où les ducs de Savoie furent expulsés par les Bernois au cours d'une guerre dont l'histoire helvétique connaît les péripéties. En face de nous, est Saint-Gingolphe, village mi-français, mi-suisse, dormant sous le soleil, au bord du lac, à cheval sur le torrent qui descend de la large vallée frontière. L'éclat du soleil d'août éblouit l'eau profonde. Voilà le paysage qu'a contemplé Gustave Courbet, de 1873 à 1877. Ce n'était plus sa grande époque ; ses œuvres célèbres sont antérieures à son exil ; mais il peignait avec autant de verve et de facilité qu'auparavant.

Des enfants nus jouent sur la berge, à nos pieds. On me dit : « Le père Courbet aussi aimait barboter dans l'eau. Il n'y avait aucune chance qu'il coulât, car son ventre le tenait... » Pauvre Courbet, dont l'embonpoint paraissait être l'effet de sa gourmandise, il mourut hydropique ! Dans ses misères physiologiques, comme dans ses crises idéologiques, il a, sans le vouloir, trompé ses contemporains sur sa vraie nature...

Le peintre de l'*Enterrement à Ornans* a laissé un testament que conserve la municipalité de la Tour-de-Peilz. J'obtiens qu'il me soit montré. Nous descendons dans les souterrains de la Maison de ville, où sont enfermées les archives locales. Une porte ouverte, un dossier dénoué, voici la photographie de Courbet. Il fut vraiment très beau : les cheveux longs, séparés par une raie à gauche du front, il a l'air, dans sa jaquette noire, assis, les mains sur les genoux, satisfait et digne. Une mince moustache ombre la lèvre, une barbe large encadre le visage ; mais on est retenu par les yeux qui ont une expression voluptueuse, presque orientale, n'était la netteté du regard qui exprime l'acuité visuelle de l'artiste et peut-être aussi les particularités de l'âme franc-comtoise. On a raillé la manie de Courbet de se représenter lui-même en maints de ses personnages. Cette image atteste que le sujet justifiait sa préférence. Au dos de la photographie, se lisent ces quelques lignes, d'une écriture fatiguée :

« Ceci est mon testament. J'institue ma sœur Juliette légataire universelle de tous mes biens. — Ecrit de ma main. — Tour-de-Peilz, trois juin mil huit cent soixante-dix-sept.

» G. COURBET. »

Et au-dessous :

« Homologué le onze mai mil huit cent soixante-dix-huit.

» FRANÇOIS BARICHET,
juge de paix. »

Les vieux m'accompagnent, me parlant encore de l'hôte qu'ils adoptèrent. L'un me dit : « A-t-on reconnu en France, maintenant, qu'il n'avait jamais rien fait à cette colonne ? Un homme si facile et si bon, comment a-t-on pu croire ? Il ne nous en a jamais parlé, à nous ; mais il en parlait sûrement à mon père, qui nous « faisait filer » dans ces moments-là, Nous étions bien sûrs qu'il était innocent dans cette affaire... ». Je n'ai pas détruit la bonne légende. J'ai laissé pur aux bateliers et aux vignerons de la Tour-de-Peilz le souvenir attendri qu'ils ont gardé du père Courbet, qui aimait leur vin, leur candeur et leur ciel. Aussi bien, ne savons-nous pas tous, aujourd'hui, que ce grand peintre français était innocent, en effet, c'est-à-dire inoffensif ? Nous héritons de lui quelques très belles œuvres, et notre jugement n'est plus que d'admiration.

Jean LEFRANC.

7 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

DU JORAT AU ST-THÉODULE

PAR

O. BADEL

Contrairement à l'usage, il faut nous habiller pour entrer dans ces lits, qui ne sont pas mauvais, très propres même, malgré tout ce que les touristes de la cabane de Gandegg nous ont raconté, car il fait un froid de loup.

Le capitaine et le soldat du landsturm non armé campent sous les mêmes draps, vu leur affinité militaire. Ils commencent illico leurs lamentations au sujet des bestioles dont ils s'imaginent ressentir les morsures. L'appareilleur et le régent, logés près de la porte, ont mille peines à la retenir avec leurs piolets tant les courants d'air font rage.

Bientôt il neige sur la tête de l'armée fédérale. Nos militaires indignés, s'empressent, à la première alerte, de boucher les interstices de la fenêtre avec leurs paletots. Il faut se serrer dos à dos et se tirailler furieusement les couvertures pour sentir un peu de chaleur.

La rafale redouble au dehors ; il semble que le Grand Hôtel qui nous abrite va partir dans les airs.

Nous finissons pourtant par nous endormir, tant la fatigue est grande. Des ronflements sonores répondent bientôt aux mugissements de la tempête.

Sur le matin, il semble qu'une accalmie règne au dehors, mais aucune lumière ne pénètre dans notre chambrette Nous sommes ensevelis sous la neige.

Le paysan, levé le premier, veut sortir, à pieds nus, et se plante dans une gonfle qui s'est formée, dans le corridor intérieur de la cabane, derrière la porte de sa chambre.

Dehors il y en a plus d'un mètre. Il neige sans discontinuer. Une brume épaisse nous empêche de voir à deux pas de distance. Puis le vent se relève, terrible, qui nous oblige à réintégrer la cabane.

Celui qui n'a jamais vu de tourmente dans la montagne ne peut s'en faire une idée. C'est la même — nous le sûmes plus tard — qui surprend, à cette heure, une caravane de Neuchâtelois, dans le massif de la Jungfrau, où le professeur, M. de Rougemont, trouve la mort.

Heureusement que nous avons un abri sûr, dans lequel ronfle un bon poêle, des vivres en abondance et toute la journée au-devant de nous pour prendre une décision.

Deux pauvres diables, venus de Breuil la veille, avec une charge de beurre pour les hôtels de Zermatt, sont bloqués avec nous et vont faire attendre leur clientèle. Heureusement que leur marchandise ne risque pas de fondre par ce temps.

Les Milanais sont aussi debout. Ils font des drôles de mines, surtout ceux qui n'ont jamais vu la montagne, encore moins quand elle est en furie.

Adieu le Breithorn, il faut en faire le deuil : à moins de laisser passer la tourmente en restant à la cabane, Dieu sait combien de temps. Mais comment aviser nos familles, en souci probablement, sans télégraphe et loin de tout moyen de communication. En outre, la neige accumulée sur les hauteurs, doit être un obstacle pour longtemps. Il y aurait sûrement à craindre des avalanches. Force est donc d'en prendre son parti et d'attendre une accalmie pour redescendre d'un côté ou de l'autre de la montagne. Breuil est sacrifié pour divers motifs, donc nous allons refaire le chemin de la veille.

A huit heures, l'ordre du départ est donné. On passe une bonne heure à faire les préparatifs nécessaires pour se préserver du froid et de la neige.

Rentrée à Zermatt.

Les capuchons des manteaux sont rabattus sur la tête et serrés fortement avec des ficelles, les lunettes à neige sont fixées, la figure est frottée avec de la vaseline pour éviter les meurtrissures du grésil.

Puis, avant de partir, nos guides procèdent, dans le corridor même de la cabane, à une cérémonie qui fait toujours, la première fois, une drôle d'impression.

La corde est déroulée, le guide-chef l'attache avec soin à la taille de tous ses passagers, à deux ou trois mètres de distance les uns des autres, en leur recommandant de la tenir toujours tendue.

« A quoi bon tant de précautions ? Est-ce bien nécessaire ? » disent les novices et les imprudents. Isolé, un touriste peut disparaître subitement, comme dans une trappe ; s'il est encordé, vient-il à enfoncer dans une crevasse, la corde, tendue en arrière et en avant, le sort d'embarras. Ce qui, sans elle, serait un accident, devient une joyeuse culbute. Ne pas s'attacher, surtout par un temps pareil où on ne voit goutte, est une imprudence impardonnable. Il ne faut rien laisser au hasard et mettre toutes les chances de son côté : c'est bien assez que le diable s'en réserve une pour lui.

En voyant ces préparatifs, le charpentier croit sa dernière heure venue et devient blanc comme un linge ; l'agriculteur, qui n'ose avouer sa frousse, estime qu'on pourrait se passer de cette corde. Il le verra bien dans un instant.

Nos braves hôtes de la cabane viennent nous souhaiter un bon voyage et se hâtent de se cacher à l'abri.

En route ! Les Milanais, conduits par un guide du Cervin, prennent la tête de la colonne. Nous les voyons dégringoler le long de la pente qui nous a déjà causé tant de mal la veille, puis disparaître dans la brume. C'est à notre tour d'avancer, en tâtonnant, avec la neige qui nous cingle le visage et pénètre par tous les interstices des habits.

Trainés par ceux qui précèdent, retenus par les autres, ballottés comme des colis, nous avançons avec prudence en apercevant à peine la tête de la colonne. Le club forme deux cordées avec les porteurs de beurre fort gênés par leur charge.

Les Milanais tantôt disparaissent de nos yeux, tantôt se retrouvent à nos côtés. La piste de la veille n'existe plus, une épaisse couche de neige recouvre le glacier.

Bientôt nous sommes perdus, nos guides s'interpellent et ne sont plus d'accord entre eux, nous déambulons dans tous les sens, tournoyons au milieu de cet immense plateau de glace pour revenir constamment à la même place. Aucun point de direction n'est visible, tout est perdu dans la brume, et la neige nous aveugle dès qu'on retire les lunettes.

Absolument perdues dans cette immensité, nos trois cordées s'en vont à la dérive, ayant parfois un guide à la tête, ou se retournant, avec l'un des nôtres comme chef de file.

(*A suivre*).

Christophe Colomb au Royal Biograph. — Nous allons avoir l'occasion d'applaudir une des sept merveilles de la cinématographie. C'est à M. Bourgeois qu'on doit de revivre, de façon impressionnante, les heures de triomphe, d'accablement et de martyre de Christophe Colomb. Ce film historique, tourné en Espagne sur les lieux mêmes où se déroulèrent les événements, retrace les difficultés de tous genres qu'avait à vaincre le célèbre navigateur. Tout est absolument authentique. Les splendides paysages de l'Espagne et ses plus beaux monuments servent de cadre à ce film grandiose. Reproduction exacte des navires mis à la disposition de Christophe Colomb. Le célèbre mime Wague, professeur au Conservatoire de Paris, a bien voulu se charger du rôle de Christophe Colomb, et c'est Mme Massart, du Théâtre Antoine, qui joue le rôle d'Isabelle la Catholique. Par suite d'autorisation spéciale, les enfants non accompagnés et âgés de moins de seize ans bénéficieront du droit d'entrée, en matinée comme en soirée. Vu l'importance du spectacle, le prix des places a été légèrement augmenté. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 heures et demie. Dimanche 28 courant, deux grandes matinées à 2 heures et 4 heures et demie précises. La direction du Royal Biograph a installé dans les places de seconde et de troisième une seconde caisse à l'opposé de l'entrée principale. Location à l'avance le matin de 10 heures et demie à midi, tous les jours.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr 1.80 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS
Successeurs : H. Jordan, J. Blanc-Piguet, L. Noverraz.